

uniforme et la maturité régulière qui est un point essentiel pour obtenir une récolte.

Conservation des fourrages verts

Vers la fin de la fenaison, il arrive souvent que les cultivateurs sont fort embarrassés pour faire sécher les fourrages provenant des dernières coupes : les pluies sont alors fréquentes, et par suite, le cultivateur perd une grande partie de ces fourrages, ou bien ils sont tellement altérés qu'ils ne peuvent servir à la nourriture des bestiaux. De cette façon le cultivateur éprouve une perte sensible et il ne profite pas d'une récolte qui pourrait lui être d'un grand secours.

Des moyens sont à la disposition du cultivateur pour parer à cet inconvénient. Il consiste à mélanger ces plantes fourragères avec une certaine quantité de paille sèche disposée dans le fenil par rangs alternatifs. Cette paille absorbe l'humidité des fourrages et s'imprègne d'une partie des sucs ; la paille est en quelque sorte aromatisée et les bestiaux la mangent avec avidité.

A l'égard de ces plantes fourragères qu'il serait impossible de faire faner, le cultivateur pourrait encore avoir recours au silos et mélanger ce foin à d'autres plantes telles que le blé-d'Inde, les placer en mélange dans le silo par couches serrées et fortement entassées, en y ajoutant du sel au besoin.

Ces précautions n'exigent pas de fortes dépenses et se réduisent en quelque sorte à la construction d'un silo ; mais cette dépense, une fois faite, ne se renouvelle pas, et d'ailleurs elle est couverte par les bénéfices résultant de la conservation de fourrages perdus pour l'exploitation de la ferme.

Etablissement de nouvelles prairies

Lorsque le cultivateur veut établir une nouvelle prairie, il doit choisir une partie fertile de sa terre et commencer d'abord par l'épierrer soigneusement. Il doit ensuite lui donner un labour et faire de nouveau ramasser et jeter de côté toutes les pierres qui se trouvent le long des sillons ; alors il fait passer la herse sur son champ. Lorsqu'il est bien aplani et qu'il en a fait enlever toutes les petites pierres qui s'y trouvaient encore, il y sème des graines de plantes fourragères de choix et ne mûrissant pas toutes dans le même temps. La différente nature des plantes fourragères dépend de la nature du terrain et de la préparation qu'on lui donne.

La prairie la plus chétive, couverte de mousse et quantité d'herbages inutiles, produira des trèfles de meilleure qualité dès qu'elle aura été amendée par des engrais convenables. Les plantes les plus saines

et les plus nourrissantes y croîtront d'elles-mêmes, les vents y amèneront les semences les plus précieuses qui ne demandent qu'un terrain bien approprié, tandis que les mauvaises herbes ne trouvant plus dans ce même terrain la nourriture qui leur convient, y périront faute de subsistance.

Elevage des bestiaux

Le cultivateur qui veut élever de beaux animaux doit avant tout en proportionner le nombre à la quantité de plantes fourragères et de grains qu'il lui est possible de récolter. Il est évident qu'un petit troupeau composé de bestiaux de bonnes races et bien entretenu sera plus profitable et même aura une plus grande valeur qu'un troupeau nombreux, composé d'animaux chétifs. La paille, sans plantes-racines ni foin est certainement insuffisante pour hiverner des animaux dans un état convenable. Pour élever un grand nombre d'animaux avec profit, il faut adopter un bon système de rotation et surtout donner plus d'attention aux pacages et à la culture des betteraves, des navets, etc.

Le cultivateur qui a de bons pâturages peut élever des bestiaux avec profit, mais il faut leur donner du foin et des navets, ou de l'avoine inouluée le premier hiver. Les animaux bien nourris valent davantage à deux ans que ceux qui sont mal nourris à trois ans.

A proximité d'une ville, il peut être à propos de vendre du foin ou de la paille. Mais pour aucune considération le cultivateur éloigné d'une ville ne doit vendre le foin et la paille, combien même il en obtiendrait un bon prix ; il y perdrait par la suite par un déficit dans la quantité des récoltes et qui seraient en outre de faible qualité.

Choses et autres

La culture du gadelier.—Il n'y a pas de fruits qui puisse être plus avantageusement et plus profitablement cultivé dans un jardin que le gadelier ; car il peut végéter sur des terrains qui ne pourraient convenir à d'autres cultures, et tout particulièrement le long de la clôture d'un jardin, en choisissant toutefois le terrain le plus à l'ombre et le plus humide. Cette qualité de terrain convient au gadelier ; il végète promptement au printemps, et la pousse des feuilles est alors trop forte et elles sont par cela même hors de l'atteinte des insectes. Pour peu qu'il y ait d'insectes qui s'attaquent au gadelier, il suffit d'arroser légèrement les plants avec du vert de Paris, en petite quantité, et avant la formation des fruits.

La plantation du gadelier peut être faite au printemps, et même au milieu de l'été. On peut, à cette dernière date, prendre des boutures de vieux plants de gadelier, puis les placer à l'endroit qu'on aura choisi ; à l'automne, ces boutures auront atteint assez de force pour résister aux froids de l'hiver. Il faudra, à l'automne, avoir soin de couvrir les jeunes plants avec de la paille, et même en entourer les branches pour qu'elles ne gèlent pas.